

GUNNAR STAALESEN

POUR LE MEILLEUR
ET POUR LE PIRE



GUNNAR STAALESEN

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE

Traduit du norvégien par Elisabeth Tangen et Alexis Fouillet

Alors qu'il s'ennuie ferme dans l'attente d'une nouvelle enquête, Varg Veum voit débarquer dans son bureau un petit garçon. C'est Roar. Il s'est fait voler son vélo. Son premier réflexe : ouvrir l'annuaire et chercher un détective privé. Quoi de plus naturel ! Varg, démuni par tant d'innocence, accepte de relever le défi. Pour cela, il doit passer par Joker et sa bande qui terrorisent tout le monde, y compris Wenche, la mère de Roar, dont il fait la connaissance. Se pourrait-il que notre si solitaire détective tombe amoureux ?

Mais voilà. Le lendemain, coup de fil de Wenche : cette fois-ci, c'est Roar qui a disparu.

Là, ça devient vraiment du sérieux.

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Il crée en 1975 le personnage de Varg Veum, qu'il suivra dans une douzaine de romans, rencontrant un vif succès puisqu'ils se sont vendus à plus d'un million d'exemplaires en Norvège.

Il est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Pour le meilleur et pour le pire

du même auteur
chez le même éditeur

série des Varg Veum

Le loup dans la bergerie (2001)
Pour le meilleur et pour le pire (2002)
La Belle dormit cent ans (2002)
La femme dans le frigo (2003)
La nuit, tous les loups sont gris (2005)
Anges déchus (2005)
Fleurs amères (2008)
Les chiens enterrés ne mordent pas (2009)
L'écriture sur le mur (2011)
Comme dans un miroir (2012)

dans une autre collection

Le roman de Bergen (2007)
1900 L'aube – tome I
1900 L'aube – tome II
1950 Le zénith – tome I
1950 Le zénith – tome II
1999 Le crépuscule – tome I
1999 Le crépuscule – tome II

chez d'autres éditeurs
Brebis galeuses (L'aube)

La plupart des polars de Gunnar Staalesen sont aussi disponibles en collection Folio Policier, et *Le roman de Bergen* en Points Seuil.

Ouvrage réalisé en partenariat avec
le Centre National du Livre, Paris.

Gunnar Staalesen

Pour le meilleur et pour le pire

traduit du norvégien par
Elisabeth Tangen et Alexis Fouillet

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Din, til døden

Illustration de couverture :
© Julien Chabot, 2012

© Gyldendal Norsk Forlag AS, 1979
© Gaïa Éditions, 2002, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-290-8

*I make a date with you (put it down)
for six o'clock in the evening
a thousand years from now.*

Carl Sandburg

1

Peut-être était-ce parce qu'il était le plus jeune client que j'aie jamais eu. Peut-être était-ce parce qu'il me rappelait un autre petit garçon, ailleurs dans cette ville. Ou peut-être était-ce simplement parce que je n'avais rien d'autre à faire. Toujours est-il que j'écoutai ce qu'il avait à dire.

C'était l'un de ces jours de la toute fin de février, où un foehn avait brutalement fait remonter la température d'une vingtaine de degrés au thermomètre (de -8 à +12) et où une courte et unique averse avait fait disparaître la neige présente depuis deux ou trois semaines, qui avait transformé les montagnes autour de Bergen en un paradis et le centre-ville en un enfer impraticable. C'était fini. Le souffle du printemps envahissait la ville, et les gens déambulaient le long des rues avec une nouvelle excitation, vers un but dont ils ne savaient encore rien, dont ils ne faisaient que se douter.

Le bureau avait l'air exceptionnellement isolé, par des jours comme celui-ci. La pièce carrée, meublée de son gros bureau sur lequel il n'y avait rien d'autre qu'un téléphone, d'armoires à archives qui ne contenaient pas grand-chose d'autre que des courants d'air, était comme un petit coin à part dans l'univers, un endroit où l'on rangeait les âmes oubliées, des gens dont personne ne se rappelait le nom. J'avais eu un seul appel de toute la journée. Celui d'une dame d'un certain âge qui voulait que je lui retrouve son caniche. Je lui avais répondu que j'étais allergique aux chiens, et en particulier aux caniches. Choquée, elle avait renâclé et m'avait raccroché au nez. Je suis comme ça : je me vends cher.

Il était presque trois heures quand j'entendis la porte de la salle d'attente s'ouvrir. J'étais en train de somnoler à moitié dans mon fauteuil, et le bruit me fit sursauter. J'enlevai mes pieds du bureau, me levai et allai ouvrir la porte qui séparait les deux pièces.

Il était au milieu de la pièce et regardait tout autour de lui avec curiosité. Il devait avoir huit ou neuf ans. Il portait une

doudoune bleu foncé usée, et un jean renforcé par des pièces aux genoux. Il avait un bonnet de laine grise sur la tête, mais il l'arracha quand j'apparus. Ses cheveux étaient longs, lisses, presque blancs. Il avait de grands yeux bleus, sa bouche entrouverte trahissait l'angoisse, et il avait l'air de pouvoir se mettre à pleurer à n'importe quel moment.

« Bonjour », dis-je.

Il avala avec difficulté et me regarda.

« Si c'est chez le dentiste que tu as rendez-vous, c'est la porte d'à côté.

– C'est chez... » commença-t-il en secouant la tête, en faisant un mouvement vers la porte. Sur la vitre dépolie, on pouvait lire, à l'envers, que c'était là que V. Veum, détective privé, avait son bureau.

Il me regarda d'un air gêné.

« Est-ce que tu es... un véritable détective ?

– Véritable, véritable... Entre et assieds-toi. »

Nous entrâmes dans le bureau. Je m'assis derrière mon bureau tandis qu'il prenait place dans l'une des chaises fatiguées réservées aux clients. Il regarda autour de lui. Je ne sais pas à quoi il s'était attendu, mais il avait l'air déçu. Si c'était le cas, ce n'était pas la première fois. Décevoir les gens est la seule chose pour laquelle je sois réellement doué.

« J'ai trouvé ton adresse... dans l'annuaire, dit-il. À "Agences de détectives". » Il prononça les derniers mots lentement et en articulant bien, comme s'il avait lui-même trouvé l'expression.

Je le regardai. Il avait le même âge que Thomas, à deux ou trois ans près. Ce dernier aussi pouvait donc me trouver au même endroit : dans l'annuaire. S'il le voulait.

« Et... pourquoi as-tu besoin d'aide ?

– Mon vélo.

– Ton vélo... » répétais-je en acquiesçant.

Je regardai par la fenêtre, de l'autre côté de Vågen. Une file de voitures montait en crachotant vers un pays lointain que l'on appelle Åsane, qui se trouve à l'est du soleil et à l'ouest de la lune, où l'on arrive – si l'on a de la chance – tout juste à temps pour faire demi-tour et se placer dans la file qui repart en direction de la ville, le lendemain matin. Moi aussi, jadis, j'avais eu un vélo. Mais c'était avant que la ville ne fût abandonnée aux

voitures et qu'on la baptisât dans les gaz d'échappement. La fumée urbaine flottait comme un capuchon au-dessus du port, et le Mont Fløyen ressemblait à un rat empoisonné couché sur le ventre, essayant d'inspirer un peu d'air du large.

« Est-ce qu'on te l'a... volé ? »

Il acquiesça.

« Mais tu ne penses pas que la police...

– Si, mais... Ça ferait des histoires.

– Des histoires ?

– Oui. »

Il hocha énergiquement la tête, et ce fut comme si tout son visage s'emplissait de quelque chose qu'il voulait me raconter, mais sans trouver les mots pour le faire.

Puis il eut un éclair de réalisme.

« Est-ce que ça coûte beaucoup ? Est-ce que... tu es cher ?

– Je suis le plus cher que tu puisses te payer et le moins cher qu'on puisse te coller aux fesses. »

Il me regarda avec étonnement, et je me hâtai d'ajouter :

« Tout dépend... de la nature de la mission... et de qui la confie. De ce que tu veux que je fasse, et de qui tu es. Mais raconte-moi ça en détail. Donc... On t'a volé ton vélo. Et tu veux savoir qui a fait le coup, et où est ton vélo ?

– Non. Je sais qui l'a.

– D'accord. Qui ?

– C'est Joker et sa bande. Ils veulent mettre la main sur...
maman.

– Sur... Sur ta mère ? » Je ne saisissais pas.

Il me regarda avec une mine de fossoyeur déprimé.

« Au fait, comment t'appelles-tu ?

– Roar.

– Mais encore ?

– Roar... Andresen.

– Quel âge as-tu ?

– Huit ans... et demi.

– Et où habites-tu ? »

Il nomma une banlieue au sud-ouest du centre, un quartier que je ne connaissais pas particulièrement bien. En fait, je n'avais fait que le voir de loin. Il rappelait par certains côtés un paysage lunaire, s'ils avaient eu des buildings sur la lune.

« Et ta mère ? Est-ce qu'elle sait où tu es ? »

– Non. Elle n'était pas rentrée quand je suis parti. J'ai trouvé ton adresse dans le bottin, et j'ai pris le bus tout seul pour venir ici, et j'ai réussi à trouver sans demander à personne.

– On va essayer de téléphoner à ta mère, pour qu'elle ne s'inquiète pas. Vous avez le téléphone ?

– Oui. Mais elle n'est sûrement pas encore rentrée.

– Mais... elle travaille bien quelque part ? On peut peut-être téléphoner là-bas ?

– Non, parce que je crois qu'elle est partie, à l'heure qu'il est. Et – en plus, j'aimerais mieux qu'elle ne soit pas au courant de... tout ça. »

Il avait tout à coup l'air tellement adulte... Il avait l'air tellement adulte que je me dis que je pouvais lui poser la question que j'avais sur le bout de la langue. Les jeunes en savent tellement plus, de nos jours...

« Et ton père... Où est-il ? »

Ses yeux s'agrandirent encore un peu. Ce fut la seule différence que je pus constater.

« Il... il n'habite plus chez nous. Il a déménagé. Maman dit que... qu'il s'est trouvé une autre fille, même si cette fille a déjà deux enfants. Maman dit que papa n'est pas gentil, et qu'il vaut mieux que je l'oublie. »

Je pensai à Thomas et Beate, et me dépêchai d'ajouter :

« Écoute, je crois que je vais te ramener chez toi, et on verra si on peut retrouver ton vélo. Tu me raconteras le reste dans la voiture, d'accord ? »

J'enfilai un pardessus et jetai un dernier coup d'œil autour de moi. Une journée supplémentaire mourait sans laisser de trace derrière elle.

« Tu ne prends pas ton revolver ? demanda-t-il.

– Mon revolver ? répétai-je en le regardant.

– Oui.

– Je... je n'ai rien de tel, moi, Roar.

– Ah bon ? Mais je croyais que...

– C'est seulement au cinéma, ça. Et à la télévision. Pas dans la réalité.

– Ah bon. » Sa déception atteignait son paroxysme.

Nous sortîmes. Au moment où je fermais la porte derrière moi,

j'entendis sonner le téléphone. J'hésitai une seconde pour savoir si je devais rouvrir, mais ce n'était certainement que quelqu'un qui voulait que je lui retrouve son chat, et la sonnerie s'arrêterait probablement à l'instant où j'arriverais à mon bureau. En plus, j'étais aussi allergique aux chats. Je laissai donc tomber.

C'était la semaine – une par mois – pendant laquelle l'ascenseur fonctionnait, et en descendant, je demandai :

« Ce Joker, comme tu l'appelles... Qui est-ce ? »

Il me regarda gravement et dit d'une voix frémissante :

« C'est... un méchant ! »

Je n'en demandai pas plus avant d'être dans la voiture.

Au-dehors, le froid était de retour. Le gel raclait le ciel pâle de ses griffes moribondes, et la tiède ivresse de champagne de la matinée avait disparu. Il n'y avait nul printemps à lire dans les yeux des personnes que nous croisâmes : simplement des dîners, et des problèmes professionnels ou conjugaux. L'hiver prenait la coda, dans l'air comme sur les visages.

Ma voiture était garée à proximité d'un parcimètre, sur Tårnplass. Elle nous attendait, l'air de rien, bien qu'elle sût que le temps de stationnement autorisé était dépassé depuis longtemps. Mon petit client m'avait accompagné en me jetant des coups d'œil furtifs tout au long du chemin, à la façon dont un enfant de huit ans regarde son père lorsqu'ils sortent en ville ensemble. À cela près que je n'étais pas son père, et qu'il n'y avait pas grand-chose à admirer en moi. J'étais un détective privé, au milieu de la trentaine, sans épouse, sans fils, sans bons amis, sans partenaire fixe. J'aurais fait un tabac au parti des célibataires, mais même eux ne m'avaient pas contacté.

Quoi qu'il en soit, j'avais une voiture. Elle avait survécu à un hiver de plus, et entraînait dans son huitième printemps. Et elle roulait toujours, même si elle avait du mal à démarrer, particulièrement quand le temps changeait brusquement. Nous prîmes place et démarrâmes après quelques minutes de rudes échanges diplomatiques. Roar regarda avec de grands yeux la façon dont ma bouche déversait les pires horreurs sans produire un seul son. J'ai à peu près toujours été fort pour ceci : je jure rarement en présence de femmes ou d'enfants. Peut-être est-ce pour cette raison que personne ne m'aime. Au beau milieu du pont sur le Puddefjord, nous fûmes soudain pris dans un embouteillage. C'était comme se retrouver coincé au sommet d'un arc-en-ciel délavé. À notre droite se trouvait l'île d'Askøy, comme une fine pellicule entre le ciel gris pâle et l'eau gris foncé. La lumière de l'après-midi avait commencé à jouer le long des versants des montagnes, comme de petits feux de détresse. À notre gauche, bien à l'intérieur de Viken, se dessinait le squelette de ce qui

devait un jour – si seulement Dieu et les conjonctures maritimes le voulaient bien – être un bateau. Une gigantesque grue tournait de façon menaçante au-dessus du squelette, comme un saurien de la préhistoire en train de dévorer un dinosaure tombé à terre. C'était un de ces après-midi de la fin de l'hiver où la mort rôdait dans l'air, où que l'on se tourne.

« Parle-moi un peu de ton vélo, de ta mère, et de Joker et de sa bande. Raconte-moi ce que tu attends réellement de moi. »

Je le regardai du coin de l'œil en l'encourageant d'un sourire. Il tenta de sourire en retour, et je ne connais rien de plus déchirant qu'un petit enfant qui essaie de sourire et qui n'y arrive pas. Apparemment, c'était une histoire difficile à raconter.

« La semaine dernière, commença-t-il, c'est le vélo de Petter qu'ils ont pris. Lui non plus n'a pas de papa.

– Oui ? »

La file de voitures se remit lentement en marche. Je suivis mécaniquement les feux de position rouges que nous avions devant nous.

« Joker et sa bande... poursuivit-il. On peut les trouver... Ils ont une cabane en haut, dans les bois, derrière les tours.

– Une cabane ?

– Oui, mais c'est même pas eux qui l'ont faite. C'était quelqu'un d'autre. Mais Joker et sa bande sont arrivés et ils ont viré les autres... Et maintenant, il n'y a personne qui ose y aller. Mais ensuite... »

Nous suivîmes la nationale à travers Laksevåg. À droite, de l'autre côté du Puddefjord, Nordnes ressemblait à une patte de chien dans le fjord.

« Et, ensuite... relançai-je.

– On avait bien entendu dire qu'ils avaient déjà fait ça, avant. Qu'ils prenaient certaines des grandes filles... Qu'ils les choisaient pour les emmener dans leur cabane et... qu'ils faisaient des choses avec elles. Mais c'était avec des filles... Pas avec des *mères* ! Mais après, ils ont piqué le vélo de Petter, et ensuite la mère de Petter est montée là-haut pour récupérer le vélo et ensuite... Ensuite, elle n'est pas redescendue.

– Elle n'est pas redescendue ?

– Non. On a attendu pendant plus de deux heures... Petter, Hans et moi. Et Petter pleurait et il a dit qu'ils avaient sûrement

tué sa mère, et que son père était parti en mer et n'était jamais revenu, et...

– Mais vous n'êtes pas allés... Vous ne pouviez pas trouver un autre adulte ?

– Qui d'autre ? Ni Petter, ni Hans, ni moi n'avons de papa, et le gardien nous chasse sans arrêt, et le policier Hauge aussi, et cet imbécile d'animateur de club de jeunes dit tout le temps que nous ferions mieux de venir jouer aux petits chevaux ou quelque chose comme ça. Et puis sa mère est revenue. Du bois. Avec le vélo. Mais elle s'était fait déchirer ses vêtements, elle était sale, et elle... elle pleurait, devant tout le monde. Et derrière, on a vu Joker et sa bande, qui criaient et riaient. Et quand ils nous ont vus, ils sont venus en courant et puis ils ont dit – comme ça, sa mère l'a entendu, et tout le monde – que si elle parlait, à quelqu'un, ils couperaient – ils feraient quelque chose d'épouvantable à Petter.

– Mais... les choses se sont arrêtées là ?

– Oui, il n'y a personne qui ose faire quelque chose contre Joker et les autres. Il y a eu le père d'une fille, il a attrapé Joker un jour qu'il était seul, près du supermarché, et il l'a chopé contre le mur et lui a dit qu'il allait lui mettre une telle rouste qu'il ne tiendrait plus jamais sur ses jambes s'il n'arrêtait pas ses conneries.

– Et ?

– Un soir, comme il rentrait tard, ils l'ont attendu devant chez lui, tout le groupe. Ils l'ont tabassé à tel point qu'il a été malade deux semaines, et ensuite il a déménagé. Alors, plus personne n'ose.

– Mais moi, alors, il faudrait que j'ose ? demandai-je en le regardant.

– Oui... parce que toi, tu es détective ! » répondit-il plein d'espoir.

Je ne répondis pas immédiatement. Un détective grand et fort, avec des muscles petits, tout petits, et une grande, grande bouche. Nous étions maintenant au niveau de la première agglomération, à plus de cinquante kilomètres du centre, mais je n'accélérai pas sensiblement. J'avais l'impression d'avoir de plus en plus de temps devant moi.

« Et maintenant, fis-je, maintenant, ils t'ont piqué ton vélo,

et tu as peur que... ta mère... Est-ce que tu lui as raconté ce qui était arrivé à sa mère à...

– Oh non ! Je n'ai pas osé.

– Et tu es certain que *c'est* Joker et sa bande qui...

– Oui ! Parce qu'il y a un petit gros dans la bande qu'ils appellent Tasse*, et il est venu me voir quand je suis revenu de l'école, et il m'a dit que Joker m'avait emprunté mon vélo, et que je pouvais le récupérer si je montais le chercher à la cabane. Et que si je n'osais pas y aller, je pouvais toujours y envoyer ma mère. Et il a rigolé.

– Combien sont-ils, dans cette bande ?

– Huit ou neuf, quelquefois dix. Ça dépend.

– Que des garçons ?

– Non, il y a quelques filles avec eux... Mais pas toujours, pas quand...

– Quel âge ont-ils ?

– Oh, ils sont *grands*. Seize ou dix-sept ans, sûrement. Et Joker est même un peu plus grand. Certains disent qu'il a plus de vingt ans, mais il n'en a certainement pas plus de dix-neuf. »

Dix-neuf ans : l'âge auquel les psychopathes s'épanouissent le mieux. Trop vieux pour être des enfants, et trop jeunes pour être adultes. J'en avais déjà rencontré quelques-uns de ce tonneau. Ils pouvaient être parmi les personnes les plus dures qui soient, et vous pouviez les faire pleurer rien qu'en leur parlant durement. Ils étaient aussi imprévisibles qu'une journée printanière de fin février. Avec eux, vous ne pouviez jamais savoir à quoi vous en tenir. Apparemment, ça promettait.

* Lutin, farfadet. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

Nous dépassâmes la galerie marchande qu'ils avaient sarcastiquement appelé un marché. Deux écoles gisaient sur la butte. Un grand collège rougissant et une école primaire qui s'accrochait au flanc de la colline comme une larve gavée. Derrière, les quatre bâtiments étaient cabrés vers le ciel.

« On habite dans celui-là », expliqua Roar avec la même expression que s'il désignait l'une des étoiles de la Grande Ourse.

Tout le quartier était plongé dans l'ombre du Lydehorn. Depuis cet endroit, la montagne avait un aspect escarpé, sombre et triste. Au sommet se dressaient les pylônes de télévision. Ils grattaient le ventre des nuages, de sorte que des boyaux de ciel bleu acier en sortaient.

Je garai la voiture et nous sortîmes.

« C'est là qu'on habite, dit-il en pointant son doigt vers le haut.

– Où ?

– Au huitième étage. La fenêtre avec les rideaux vert et blanc, c'est ma chambre.

– D'accord. » Une fenêtre avec des rideaux vert et blanc quelque part au huitième étage : j'avais l'impression d'entendre Robinson Cruséo.

« On devrait monter voir ta mère.

– Pas sans... le vélo, dit-il en secouant la tête d'un air décidé.

– Bon. »

J'éprouvais une sensation désagréable dans l'abdomen. Les groupes d'adolescents de seize ou dix-sept ans ne sont pas toujours les plus faciles à gérer, en particulier quand ils jouent les durs et que vous-même n'avez pas utilisé vos poings au cours des deux ou trois dernières années pour grand-chose d'autre que lever la bouteille d'aquavit.

« Où est cette cabane ?

– Là, fit-il en désignant un endroit du doigt. Je vais te montrer. »

Nous contournâmes le bâtiment suivant. Sur le flanc de la colline, à droite, quelques immeubles bas étaient jetés çà et là au milieu des arbres, comme s'ils avaient été largués de très haut

et que personne n'était resté pour voir où ils avaient atterri. Derrière les premiers de ces bâtiments, quelque part sur le coteau envahi par les genévriers et les pins, était censé se trouver la cabane de Joker et sa bande.

Roar se posta au coin d'un des derniers grands immeubles tout en m'expliquant où aller.

« Tu n'as pas envie de m'accompagner ? »

Il secoua la tête d'un air buté.

« Non, je comprends », lui dis-je avec un sourire.

Nous avions aussi eu une bande de cet acabit, dans la rue qui m'avait vu grandir. Même si elle n'était pas aussi bien organisée. Mais il est vrai que nous ne vivions pas non plus dans des immeubles aussi hauts.

« Tu vas m'attendre ici. C'était là-haut, sur le sentier, entre les arbres ? »

Il acquiesça deux fois. Il me regarda avec de grands yeux. Il avait l'air vraiment angoissé. Pas pour lui, mais pour moi. Ça ne me rendait pas spécialement fier. Je me mis en route, en roulant des mécaniques. Cela me fit me sentir légèrement plus courageux, comme si ce n'était rien pour un grand type costaud qui se lavait les dents seul depuis pas mal d'années.

Une femme passa. Elle était à la fin de la trentaine, et son visage était maigre et griffé, et semblait porter les traces d'une bagarre récente. Pour faire meilleure impression, elle s'était attaché les cheveux dans la nuque en les tirant jusqu'à donner l'impression qu'ils étaient collés sur son crâne. Cela lui donnait un air presque indien, bien que ses cheveux fussent blonds. Mais ce n'était pas un tipi démonté qu'elle traînait derrière elle, c'était une poussette de marché. Elle était extrêmement pâle. Elle leva vers moi des yeux pleins d'angoisse. Mais elle n'avait aucune raison d'avoir peur. Je n'essayai même pas de lui sourire.

Je m'enfonçai entre les arbres.

J'ai toujours aimé les pins. Ils me font penser à des symboles phalliques païens, pointant vers le ciel leurs formes dodues, rondes, voluptueuses – en contraste cru avec les sapins piétistes, avec leurs branches pendantes et leur aspect lugubre. L'odeur des pins me fait toujours penser à l'été – la fin de l'été ; vous montez à travers une vallée, ou une gorge, ou ailleurs, vers les plateaux couverts de bruyère, vers les grands espaces ouverts et la voûte

du ciel pur de la fin de l'été, pleine de sa force bleu profond, dont une longue saison ensoleillée a renouvelé les vitamines en prévision de l'hiver.

Mais on n'était pas à la fin de l'été. On était en février, et il n'y avait aucune raison de penser à des plateaux montagneux, à des pins, ni à quoi que ce fût.

Tout à coup, la cabane fut en vue, vingt mètres plus loin sur la pente. Il n'y avait pas vraiment de quoi pavoiser : quelques panneaux de coffrage que quelqu'un avait barbouillé de peinture verte, un peu de carton goudronné et de toile à sac comme isolation, et en haut du mur tourné vers moi, une lucarne garnie de grillage métallique. Une bicyclette bleu brillant était appuyée contre le mur, et je distinguai un visage blafard derrière le grillage.

Comme j'approchai, j'entendis des voix à l'intérieur de la cabane. Puis ils sortirent nonchalamment de l'un des côtés et vinrent sur le devant de la cabane. Ils se postèrent devant la bicyclette, comme un rempart.

Le comité d'accueil était en place.

